

Stevenson

Voyage avec un âne dans les Cévennes

Présentation
par Gilles Lapouge

Traduction
par Léon Bocquet



Extrait de la publication



Stevenson

Voyage avec un âne dans les Cévennes



Ce roman est le compte rendu à la fois nostalgique et espiègle de la randonnée qu'effectua Stevenson avec une ânesse obstinée dans les Cévennes en 1878. Tandis que l'animal réinvente, à mesure de sa fantaisie, le chemin du voyage, son maître se prend peu à peu aux joies de l'errance. Éloge de la lenteur et du goût pour l'inutile, *Voyage avec un âne dans les Cévennes* nous invite «à voir le monde comme une bohème non pas vraiment raffinée, mais glorifiée et pacifiée» (Henry James).

Présentation et chronologie par Gilles Lapouge

Traduction par Léon Bocquet

Bibliographie par Lionel Menasché

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion



Extrait de la publication
Flammarion

VOYAGE
AVEC UN ÂNE
DANS LES CÉVENNES

*Du même auteur
dans la même collection*

LE CAS ÉTRANGE DU DR JEKYLL ET DE M. HYDE
LE CREUX DE LA VAGUE
L'ÎLE AU TRÉSOR
LE MAÎTRE DE BALLANTRAE

STEVENSON

VOYAGE
AVEC UN ÂNE
DANS LES CÉVENNES

Traduction
par
Léon BOCQUET

Présentation
par
Gilles LAPOUGE

Bibliographie mise à jour en 2013
par
Lionel MENASCHÉ

GF Flammarion

Titre original : *Travels with a Donkey in the Cévennes*
(1879)

© Paris, Flammarion, 1991 ;
édition mise à jour en 2013.
ISBN : 978-2-0813-0953-1

PRÉSENTATION

Stevenson, son style et l'âne

Même parmi les bêtes, Jésus préfère celles qui s'éloignent le plus de la prudence du renard. Aussi choisit-il l'âne pour monture, quand il aurait pu, s'il l'avait voulu, cheminer sur le dos d'un lion.

Érasme, *Éloge de la folie*.

Chaque voyageur a son truc : Raymond Roussel se construit une immense voiture dans laquelle il entasse un chauffeur, des provisions de drogue et deux serviteurs qui regarderont les paysages à sa place. Ulrich Brunner, pèlerin de Palestine au XV^e siècle, se munit d'un lit, d'un matelas, d'un coussin, de deux paires de draps et d'une couverture. Arthur Rimbaud utilise des semelles de vent et une ceinture gonflée de huit kilos d'or. Paul Morand préfère la Bugatti ou l'avion et Valéry Larbaud mobilise un wagon de l'Orient-Express pour y serrer ses douze douzaines de caleçons et de mélancolies.

Robert Louis Stevenson, quand il se met en tête d'explorer les Cévennes en 1878, a aussi un truc. Ce truc est simple comme bonjour : c'est un âne, qu'il charge de toutes les reliques dont un Écossais touristique de la fin du XIX^e siècle a le besoin, dans les sombres, désertes, froides montagnes du Gévaudan ou du Velay : un revolver, un réchaud à esprit de vin, un bonnet de fourrure à oreilles, un sac de couchage, une eau-de-vie, un litre de beaujolais et un fouet pour les œufs.

L'âne de Stevenson est une ânesse, une ânesse épataante. Elle est jolie, courageuse, grise comme une souris

et à peine plus grosse. Le ciel s'est penché sur le berceau de cette bête. Comme elle n'a point de vanité, Stevenson l'appelle Modestine et, par une belle aube de début d'automne, à Monastier, en Haute-Loire, le couple appareille pour le bonheur.

On sait malheureusement ce qu'il en est des grandes amours : il advient qu'elles se fanent. Quelques heures de vie commune et l'ânesse est une démonsse. Stevenson se conduit en voyou : il cogne Modestine, la pique au sang, ne lui sourit jamais, prend en grippe sa façon de braire, la juge stupide, déteste le dessin de ses lèvres qu'il trouvait si élégantes d'abord, lui reproche de trébucher, n'admet pas que ses jambes grêles tremblent sous elle, bref, la liaison exquise devient horrible, puis acariâtre, enfin résignée.

Stevenson aggrave son cas par son inclination au remords. Il ne peut pas frapper Modestine sans être triste, sans invoquer le dieu des bêtes, l'amour des humbles créatures, etc. S'il sévit, il fait une « ignoble besogne ». Il ajoute : « Le bruit des coups que je lui administrais m'écœurait. » Et il est d'autant plus irrité que Modestine répond au mal par le bien. L'infinie résignation des ânes, la tristesse sans fond de leurs yeux poignent Stevenson, portent sa colère au rouge et multiplient ses remords.

Conscient de sa vilénie, Stevenson se dénigre en comparant ses méchantes manières à celles d'un autre écrivain anglais, le bon Laurence Sterne qui, un siècle plus tôt, eut maille à partir, lui aussi, avec un âne. Un jour, comme il traversait Lyon, Sterne était entré en conflit avec un baudet extrêmement insolent qui refusait de bouger car il s'employait à grignoter des feuilles de navet et de chou. Or, que fait Sterne ? Il contrôle ses nerfs. « Quelle que soit ma hâte, dit Sterne dans *Vie et opinions de Tristram Shandy*, je ne puis me résoudre à frapper un âne... Je ne puis même pas lui parler rudement. » À la rigueur, Sterne pourrait se mettre en courroux contre d'autres animaux, les chats ou les chiens, mais un âne,

comment le battre alors qu'avec ses grands beaux yeux désolés il vous regarde, l'air de dire : « Ne me frappe pas ; si tu veux pourtant le faire, cela t'est permis... »

Stevenson n'a pas de ces délicatesses : il hurle et gronde, quitte ensuite à battre sa coulepe, un peu comme ces personnages de Dostoïevski qui passent leur temps à se prosterner aux pieds de leurs victimes et à réclamer leur bénédiction.

Le drame qui se déroule dans les Cévennes, entre l'âne et son maître, entre les deux moitiés du centaure grotesque qu'ils composent, est à la fois choquant et très mystérieux. Stevenson n'est pas une brute. C'est un jeune homme adorable, vingt-huit ans, la séduction même, du charme, de la fragilité et des vestes de velours, du brio, de la drôlerie, de la générosité. C'était cela, la spécialité de Stevenson : dans les tavernes de Londres ou bien dans les ateliers de Montparnasse, ce grand jeune homme un peu poitrinaire et qui aimait le vin et l'opium avait en charge la tendresse, la bonté, le sourire, la simplicité – une sorte d'ange, au point qu'un vaste malentendu se forme, dès son vivant, puis dans sa mort, autour de Stevenson : la gentillesse de l'homme, la douceur de son esprit occultent l'éclat de son œuvre. Sainte-Beuve déniait tout talent à Stendhal, il ne concevait pas que ce gros type qui lâchait des mots drôles dans les salons parisiens fût un vrai romancier. De la même façon, la séduction de Stevenson a masqué son génie : « Ce bon Stevenson, pensèrent les critiques, ce garçon candide qui aime tellement les enfants, les animaux et tout le monde, comment pourrait-il être un écrivain ? »

Seul Henry James, dont le génie est si contraire à celui de Stevenson, devina que l'auteur de *L'Île au trésor* était l'un des premiers de son temps. James avait compris que Stevenson cachait son jeu : à le lire, on admire un écrivain naturel, un peintre naïf, un homme qui écrit comme les oiseaux chantent. Or, Stevenson est en vérité un artiste très volontaire, qui s'est passionnément interrogé sur les moyens de son art, sur le statut, les limites et les

fonctions de la littérature. S'il y a merveille, dans Stevenson, elle s'éclaire de cette question : comment un artiste aussi lucide, aussi réfléchi, a-t-il pu préserver l'innocence de son écriture ? Mais revenons à nos ânes, ils nous aideront à débobiner ce petit écheveau.

Robert Louis ne se contente pas d'être désagréable avec son âne. Il n'a même pas la reconnaissance de l'écrivain : le voyage dans les Cévennes serait-il aussi beau si Modestine n'y avait ajouté sa science de l'imprévu, son goût pour le chocolat, ses faiblesses pour les ânes de sexe opposé, l'absurdité de ses chemins, et cette curiosité intellectuelle qui la fait entrer, avec son fourbi, dans toutes les cours de ferme ou de maison ? La preuve : quand, à Saint-Martin-du-Gard, après treize jours de disputes, le couple se sépare, c'est la fin de l'aventure. Stevenson vend son âne, regagne ses villes : sans âne, point de voyage, et le livre s'achève.

À ce moment-là, Stevenson mesure l'ampleur du drame. Il trouve enfin, mais un peu tard, des mots d'amour pour Modestine : « J'eus conscience qu'il me manquait quelque chose. J'avais perdu Modestine [...] ; mais à présent qu'elle était partie : "Ah ! quel changement pour moi !" [...] Après le premier jour, quoique je fusse souvent choqué et hautain dans mes façons, j'avais cessé de m'énervier. Pour elle, la pauvre âme, elle en était venue à me considérer comme une providence. Elle aimait manger dans ma main. Elle était patiente, élégante de formes et couleur d'une souris idéale, inimitablement menue. Ses défauts étaient ceux de sa race et de son sexe ; ses qualités lui étaient propres. Adieu et si jamais... »

Tel est le dénouement, très classique, de la romance : comme dans les bons feuilletons sentimentaux, Stevenson ne découvre les vertus de la personne aimée qu'après qu'il est trop tard. Ce livre est le compte rendu nostalgique, espiègle et repentant d'une passion défaite. Il relate, simultanément, deux voyages : le périple proprement dit dans les Cévennes et, lové à l'intérieur de ce

parcours, un autre parcours, plus secret, invisible, discret, comme replié dans les méandres du premier récit, un parcours sentimental pour dire que les géographies de l'amour sont aussi rudes que les chemins escarpés des montagnes cévenoles.

Mais l'autocritique tardive de Stevenson va au-delà : en cet instant ultime, Stevenson mesure que le voyage des Cévennes n'eût pas été aussi fructueux sans la collaboration fantasque de l'âne : Modestine fut au cœur de l'atelier où l'écrivain chauffait ses cornues, mélangeait ses poudres et recueillait l'œuvre au noir. Dans ce travail alchimique qu'est l'élaboration littéraire, Modestine, n'en doutons pas, tenait le rôle de l'assistant, de l'aide, pour ne pas dire du démiurge. Elle attisait les feux sous l'athanor au fond duquel tremblaient les gouttes de l'or philosophal.

Il serait sans doute injuste de négliger l'apport de Stevenson lui-même : écrivain inspiré, il sait voir, aimer, conter les épisodes de sa microscopique épopée. C'est cependant Modestine qui donne au récit son style. Comme tous les ânes, Modestine est un maître de sagesse et un surdoué de la marche à pied. Les ânes, même modernes, savent voyager alors que les hommes, au fil des siècles, ont lentement perdu ce talent, à la fois à cause de leur savoir ethnologique, sociologique ou géographique et aussi par le perfectionnement effrayant des moyens de locomotion, automobiles, chemins de fer et avions.

Certes, s'il s'agit de se déplacer lentement pour que le voyage ait une bonne tête, on objectera que la randonnée à cheval ferait l'affaire. Objection refusée : le cheval ne vaut rien du tout, il est trop civilisé, trop docile à son cavalier, trop fougueux et, de temps en temps, il galope comme un fou.

Au contraire, l'âne a le double avantage de son extrême lenteur et de son entêtement qui, sans arrêt, déporte l'itinéraire programmé vers des lieux imprévus, sans souci de

cohérence, de performance ou d'érudition. Cela, Stevenson se garde de le dire car il est rusé, il ne souhaite pas que le succès de son livre soit partagé avec Modestine. Mais la loyauté nous oblige à rendre à l'âne ce qui appartient à l'âne : le véritable auteur du voyage et du récit fut Modestine. Stevenson fut à peine le scribe, le rewriter, le « nègre » de Modestine.

L'âne et la curiosité

Ce qui énerve Stevenson, c'est que Modestine n'en fait qu'à sa tête et sa tête est baroque. Impropre à former un projet sérieux, l'âne change d'idée au bout de chaque champ et il est incertain sur ses désirs : il néglige un panorama sublime et qu'il croyait qu'il convoitait pour s'attarder, médusé, sur une touffe de chardons, une maison en ruine. Un rien le distrait de son erre. Sans dessein, il est ouvert à toutes les aventures, à l'inattendu, à l'incohérent. Un hameau lui plaît et il ne se souvient plus du village qu'il cherche. Son beau regard inconsolé magnifie le spectacle le plus banal : comme le Quichotte il voit une princesse dans une servante d'auberge. Il est de surcroît très sociable : dès qu'il aperçoit un autre âne, il va lui dire bonjour pour établir un petit commerce. Il présente par conséquent un des traits qu'Ernst Jünger relève chez les vrais aventuriers : partout à l'aise, il entre en complicité avec n'importe quel étranger. Il ne chemine point. Il dérive.

L'âne et la géographie

Modestine n'a cure de la géographie bariolée des cartes et des mappemondes. Elle compose elle-même son propre itinéraire en négligeant les grandes routes pour leur préférer les chemins médiocres et tordus. « Modestine, possédée du démon, jeta son dévolu sur un chemin de traverse et refusa positivement de le quitter. » La géo-

graphie pour l'ânesse n'est pas un carcan, une obligation imposée au touriste. Modestine considère que le voyage est une liberté, une surprise, et que l'exotisme commence à deux pas de chez soi, pourvu qu'on soit perdu. Elle invente, à mesure de sa fantaisie, la physionomie de la terre et le réseau de ses routes.

Stevenson, malgré ses grognements, est bien obligé de suivre Modestine qui a la gestion de la logistique de sorte que le circuit dans les Cévennes s'apparente à un labyrinthe : « Au sommet du Goulet, il n'y a plus de route... Une multitude de chemins de traverse campagnards conduisaient ici et là parmi les champs. C'était un labyrinthe... une route qui aurait conduit partout à la fois... ce dédale intermittent des pistes... La route a disparu... Bientôt la route se divisa, à la façon campagnarde, en trois ou quatre tronçons, etc. » On voit que Stevenson, après quelques heures, et sans même s'en rendre compte, emprunte à Modestine la règle d'or de tout voyageur un peu résolu : « Je voyage non pour aller quelque part, dit-il, mais pour marcher. »

Dans ce monde sans routes, le long de ces chemins qui vont ailleurs, nulle part et partout à la fois, le voyageur devient ce qu'il est : un égaré essentiel (« un voyageur surgit, note Stevenson, comme un évadé d'une autre planète »). C'est à ce prix que le marcheur peut explorer les coulisses d'un paysage et même découvrir des paysages qui n'existent pas. Un jour, Stevenson arrive après une longue grimpe à un lac qui ne figure sur aucune carte. L'Écossais est bien ennuyé, ne sait pas trop que faire de ce lac inexistant et puis il s'y résigne, s'en enchante enfin. N'est-ce pas la gloire et le plaisir du voyageur ? Susciter des mirages réels ; voir surgir, au coin d'un bois, les minarets d'une capitale mongole, le cortège d'une noce de la Renaissance.

L'âne et la lenteur

Jean Giono recommandait de construire des routes calculées « exprès pour aller lentement ». Modestine est

du même avis. Elle possède deux dispositifs pour ralentir, dans des proportions merveilleuses, sa progression. Le premier est l'usage que nous venons de dire des sentiers de traverse, de ce que Fourier eût appelé les « anti-routes », qui joignent rien à rien. Le deuxième est son inconstance : à tout moment, elle se demande ce qu'elle fabrique là, avec ce type, elle décide de s'arrêter ou bien elle marche à si petits pas, à si jolis petits pas, qu'elle arrive à multiplier le temps par trois. Stevenson a fait le calcul : un parcours qui eût demandé une heure et demie à un homme seul, Modestine l'accomplira en quatre heures.

Marcheuse infatigable, Modestine apparaît donc bien comme le disciple de ce « passant considérable » que fut selon Mallarmé Arthur Rimbaud, un Arthur Rimbaud un peu lent. Bien des phrases de Rimbaud sont signées Modestine : « Je suis un piéton, rien de plus », et, quand Arthur raconte à sa mère et à sa sœur Isabelle la traversée à pied du Saint-Gothard : « Plus de routes, écrit-il. Rien que du blanc à songer, à toucher, à voir ou ne pas voir... » Verlaine nommait Rimbaud « le voyageur toqué ». L'expression serait convenable à l'ânesse.

La leçon de Modestine ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. Stevenson, soit au cours de son voyage, soit dans les textes plus théoriques qu'il donnera bientôt, fait une application frénétique de la méthode Modestine. Il explique l'infériorité du chemin de fer sur la charrette et que la lenteur fait le succès d'un vrai voyage. Certes, le chemin de fer aide à voir le paysage mais ça vous fait belle jambe, un paysage, d'autant que c'est assommant à décrire, Stevenson déteste ça, au lieu que « dans la marche à pied le paysage est tout à fait secondaire ». Oui, rien ne vaut la marche à pied qui permet de « s'incorporer de plus en plus au paysage matériel », de devenir ce paysage, un peu comme Rimbaud se voyait « l'étincelle d'or de la lumière nature ». Par la grâce de la lenteur, des images confuses, minuscules, tremblées ou inaperçues, presque interdites ou bien cachées depuis le début du

monde ont le loisir de se déposer sur la rétine, de se déployer, de faire les quatre cents coups et les trois mille couleurs : « Nous exposons notre esprit au paysage comme nous exposerions la plaque sensible dans l'appareil photographique. »

L'enseignement de Modestine ne concerne pas que Stevenson. Notre époque serait avisée de l'entendre, d'en goûter la justesse car enfin, que sont nos voyages devenus dans notre siècle énervé, obsédé de vitesse, et voué à l'instantané, au Polaroid et au fax ? Je me lève à cinq heures du matin, je suis à Orly à sept heures, à Goa dans l'après-midi : je ne me suis pas déplacé. L'avion nous a roulés dans la farine. Sous couleur de nous offrir le monde, il le confisque : l'avion a créé un nouveau mode de déplacement, le voyage immobile, le néant du voyage. L'avion est un grand massacreur d'exotismes : il en rapporte les dépouilles naturalisées et les scalps.

Chaque fois que j'emprunte le TGV, je me rappelle 1945. Les trains ne s'étaient pas encore remis de la guerre, un tas de ponts étaient cassés et j'ai pâti trente-sept heures dans un wagon pour joindre Aix-en-Provence à Paris. Le beau voyage ! Il est vrai que je m'étais ennuyé comme un rat mort mais on sait que l'ennui est l'un des ingrédients les plus précieux de tout voyage. C'est dans les plages mortes du temps, quand je me maudis d'avoir quitté Paris pour aller faire l'idiot dans une Amazonie décourageante, que le monde déploie ses splendeurs et se referme sur ses énigmes. L'ennui et l'exotisme avancent main dans la main.

L'âne et l'ignorance

Ce n'est pas Modestine qui songerait à étudier les mœurs, les mentalités ou l'histoire des pays qu'elle traverse. Si elle montre une curiosité ardente pour les choses inutiles, un talus, un buisson, un arbuste, elle demeure passionnément insensible à ce qui fait les choux gras des

voyageurs modernes : les guides bleus ou les Baedeker, les monuments historiques, les règles sociales, les structures élémentaires de la parenté, la circulation des femmes, les citations de Tavernier, de Vasco de Gama ou de Jean de Léry, etc. Modestine est si décidément inculte, si rebelle à toute érudition que la première réaction de Stevenson est sévère. Il incline à penser que cette ânesse est un âne mais, à force de déboires, il évolue et finit par soupçonner que Modestine est peut-être un peu intelligente.

Stevenson pourtant répugne à appliquer la règle du « non-connaître » et « non-comprendre » que Modestine prescrit. Il a la rage d'analyser le pays qu'il explore. Les critiques littéraires soulignent avec raison l'intérêt sociologique du voyage dans les Cévennes. Celui-ci ouvre une lucarne sur une contrée reculée du XIX^e siècle, rarement visitée et moins dépeinte encore. Stevenson qui a fait de bonnes études (avocat, ingénieur...) disserte volontiers sur les mentalités, sur les relations des paysans avec le temps, sur leur sociabilité, etc. Il nous assène même un cours d'histoire et narre par le menu la guerre que Louis XIV a faite aux Camisards. Convenons donc qu'il n'a pas suivi les conseils et l'exemple de Modestine. Comme tous les voyageurs, hélas, il fait un peu l'instituteur. Il nous instruit. On se permet de le regretter et de proposer que Modestine l'emporte sur son maître : cette ânesse applique rigoureusement « Les préceptes du pérégrin » formulés en 1747 par Izhak de Lodz : « Je ne voyage pas pour connaître un pays mais pour l'ignorer un peu plus, non pour le posséder mais pour le perdre, et je me perds. »

Ainsi ce livre nous présente-t-il avec clarté les deux grandes manières de voyager : d'un côté, l'exotisme traditionnel, illustré par Hérodote, Ibn Battuta, Ruysbrouck ou Plan Carpin, Malinowski, Lévi-Strauss et Segalen, dont l'ambition est de résoudre l'autre au même, d'éclairer et donc d'abolir l'inconnu, de faire du proche avec le lointain, du familier avec le saugrenu, de dénouer les énigmes, en un mot de remplacer la belle nuit éblouie du

non-savoir par les clartés hagarde de la connaissance. Misérables voyages que ces cours d'université et ils vont au rebours de leur ambition : s'ils gagnent en vérité, ils ruinent ce qui fait l'être même de l'étrange : sa résistance à nos familiarités.

Modestine, elle, illustre la deuxième manière de voyager. Pénétrée de l'idée que l'exotisme commence à l'incompréhensible, elle préfère le voyage zen. Elle préconise des pèlerinages d'aveugles dans ce rien, cette absence, cette irréalité qu'est la terre. Sur les cartes de géographie, si elle daignait en posséder, Modestine n'aurait d'yeux que pour les taches blanches des *terrae incognitae*. Elle déploie une énergie forcenée pour tenir à distance ce lointain dont elle arpente à présent les chemins.

Modestine est un voyageur zen, espèce des plus rares. Seuls quelques itinérants orientaux y sacrifient et encore ne sait-on rien de leurs égarements car ces marcheurs mettent à honneur de ne point tenir le journal de leurs équipées dans l'indicible. Comment du reste en feraient-ils relation puisque le but de leur déplacement est de ne comprendre rien et, pour les plus exigeants, de ne rien voir ? Comme le dit Sun Hô hê, « Je ne connais de voyageur que sourd, muet et si possible aveugle. »

Il arrive néanmoins, à de rares intervalles, qu'un livre de voyage obéisse aux règles de Modestine. J'en citerai un exemple frais : l'ouvrage de Nicolas Bouvier sur l'île d'Aran, au large de l'Irlande (*Journal d'Aran et autres lieux*) : Bouvier passe dix jours à peine dans cet écart et encore est-il malade comme un chien. Il ne rencontre en tout et pour tout que huit naturels de l'île mais « cela [lui] suffit largement » et dans ces îles déjà désertes il s'applique au surplus à ne contempler que ce qu'on pourrait appeler l'absence des choses : « On me dit qu'il n'y a rien à voir dans ce coin, dit Bouvier, et cela m'alerte. Ce rien me plaît, etc. » Voilà une formule que Modestine eût aimée. Suit une belle description de ce « rien » qui sature l'exotisme : « Nuit noire, dit Bouvier, cadence de

